

En certaine circonstance, je dus me rendre au cimetière des dissidents, aujourd'hui disparu, pour retirer les cendres d'un parent éloigné qui reposaient dans un vieux sépulcre. J'avais été chargé de les mettre dans une urne parce qu'on expropriait la crypte; d'ailleurs le cimetière allait être supprimé de cet endroit. Le sépulcre était un simple rectangle de marbre qu'un levier adéquat posé à la jointure suffisait à ouvrir. C'est ce que nous fîmes, le préposé, moi et un homme de peine, car le fossoyeur ne prêtait plus ses services.

L'ouverture d'un sépulcre fait toujours forte impression sur ceux qui n'ont pas l'habitude. C'est comme un faux mystère qui voudrait se dévoiler, ou comme une obstination qui demanderait des éclaircissements d'où ils ne peuvent venir... car on sait bien tout le secret que renferment les tombes.

Quand la faïence céda et que je pus voir l'intérieur, je m'aperçus que le cercueil avait éclaté, qu'il était fendu et limé au point que seules quelques baguettes de bois accompagnaient les os, pas encore disjoints, comme si elles voulaient les éclipser. Rien qu'une odeur d'humidité. Oui? Non! Près du bras plié, mes yeux découvrirent une espèce de cylindre de métal que j'attrapai aussitôt. J'en dévissai le couvercle et trouvai un étui de cuir ou de maroquin qui contenait des papiers en partie détériorés. Avec la curiosité qu'on imagine, je m'en emparai, attendant d'être de retour chez moi pour les lire. Je rentrai, donc, avec un manuscrit et une petite urne qui contenait des os brisés et en partie quasi pulvérisés, travail lent du temps et des agents destructeurs qui en viennent au même résultat que le four crématoire, mais à plus long terme.

Devant un bon feu – c'était l'hiver –, je me mis à examiner le manuscrit qui semblait tour à tour une prophétie ou un simple épanchement littéraire. Mais je remarquai un certain accent ému, comme si l'auteur avait détenu une prémonition. Je crois même qu'il en « sait » plus du futur que beaucoup d'historiens ne savent du passé, et s'il était possible d'établir une copie conforme des causes historiques, je me risquerais à dire que la majorité des historiens deviendraient des artistes, des romanciers, des poètes semi-créeurs ou, simplement, de lamentables inventeurs du prétérit (des anti-prophètes).

Voici ce que disait le manuscrit:

Dans le premier tiers de l'an 1..34 (deux chiffres étaient effacés et le troisième incertain, on ne voyait pas bien si c'était un 8 ou un 3), les astronomes firent une découverte singulière: l'itinéraire des astéroïdes, ou plutôt des planétoïdes, s'altéra presque instantanément et sans cause apparente. Ceux qui dirigèrent leurs puissantes lunettes vers ces petites planètes télescopiques, qui comme on sait se situent entre Mars et Jupiter, les observèrent comme piquées

de la tarentule. Privées de leur régularité de leur régularité de mouvement, elles se comportaient comme un essaim d'éphémères devant une source de lumière. Cela ne pouvait être un sujet de divertissement pour nourrissons, ce fut un thème de cogitation pour les astronomes. Quelle cause altérerait la gravité et la solennité coutumières de l'essaim stellaire? Nouvelles interrogations des lunettes au ciel. Rien. Un temps s'écoula et certains planétoïdes disparurent. À mesure que la cause inconnue semblait s'intensifier, la méfiance augmenta parmi les astronomes. Par analogie, on pensa qu'après les planètes télescopiques, ce serait notre tour d'entrer dans la danse. Cette juste crainte fut comme l'alerte ou le prologue de ce qui était à venir.

Certains astronomes, les moins académiques ou autorisés, certifiaient avoir vu à une distance incommensurable des corps vagues chargés d'un grand potentiel électrique qui, en vertu de leur rayonnement infrarouge et d'après l'analyse spectroscopique, devaient contenir des matières ferrugineuses. Ils ajoutaient, par déduction, qu'ils devaient se comporter comme des électroaimants gigantesques et monstrueux. Or (poursuivaient-ils), dans ces conditions, notre planète qui abrite tant de fer, de roches ferrugineuses et de métaux divers, ne pouvait que subir l'influence de ces corps énormes, fussent-ils pulvérulents comme on le prétendait. Cela en raison directe de sa richesse en métaux, en particulier en fer.

Le temps leur donna raison plus vite qu'eux-mêmes ne l'auraient attendu. Et il arriva cette chose singulière que la joie qu'ils éprouvaient à voir se réaliser leurs assertions scientifiques, la peur de l'avenir la leur gâchait.

Petit à petit de nombreux humains, surtout ceux qui n'étaient pas navigateurs de profession, se mirent à ressentir ce léger mal de cœur, ce vide et cette dépression que provoque chez les néophytes la brusque montée-descente de l'ascenseur. D'autres, ceux qui avaient voyagé en aéroplane, disaient que c'était comme l'effet d'une brusque descente en plané. La plupart parlaient d'une peste qui finirait par faire d'importants ravages; et les médecins, dans le doute, inventèrent des injections et des vaccins. Mais on comprit bientôt que ce n'était rien de tout cela.

À l'époque, moi, Marcos Prescott, je venais de donner ma promesse de mariage à Amanda, qui passait sa convalescence dans un hôtel agréable élevé au milieu de plusieurs hectares arborés. J'étais en congé de la compagnie Des ailes pour l'Homme, une usine d'appareils mécaniques qui, pliés, tenaient dans une valise, et qui permettaient de réaliser, avec douceur et sans grand fracas, des vols semblables à des sauts qui transformaient les hommes en

***Santiago Dabove** (1889-1952) appartient à la génération des auteurs fantastiques argentins des années 1940-1950. Il est considéré comme l'un des précurseurs de la science-fiction en Amérique latine.

****Hélène Quiniou** a traduit Adrian Johns, Katharine Park, Pedro Lemebel, Santiago Dabove, Marcus Rediker, Stuart Hall, Lorraine Daston et Peter Galison.

d'espèces d'anges barbus, des anges juste le temps du vol car leur nature intime n'avait pas encore pu être modifiée. Mais le plus agréable à voir était la grâce avec laquelle les femmes s'étendaient sur leur lit, grâce à ces appareils, et vous donnaient la main avec un sourire véritablement angélique.

Lors d'une de mes visites habituelles à Amanda, je la trouvai prise du mal à la mode : le mal de cœur, les nausées et la sensation de vide. Moi qui la croyais désormais tout à fait guérie, je m'émus à l'idée d'une rechute.

– Non, ça n'a rien à voir, dit ma fiancée. La vraie cause de ce mal-être, c'est que la planète se meut d'une façon très différente de l'ancienne.

Je tenais Amanda pour très intelligente, mais cette opinion me parut folie. En partant, je crus malgré tout observer qu'en effet on sentait le mouvement de la planète, et qu'à cet instant elle y mettait de la rage. Une frayeur terrible me prit à l'idée que c'était une impression subjective et que j'étais fou, de la même folie qu'Amanda. Mais je dus très vite me convaincre du contraire. La même chose arrivait à tous ceux que j'interrogeai et il n'y avait pas besoin d'enquêter longtemps pour vérifier qu'ils éprouvaient les mêmes sensations.

Le mouvement de la terre ne se sentait pas comme un tremblement de terre, mais comme

un élan. Inutile de vous dire combien ce dérangement terrestre et sidéral me mortifia dans le contexte de mes fiançailles.

La planète augmentait de jour en jour ses mouvements rageurs. Ses sortes de « décollages » suivis de chutes soulevaient le cœur. Elle semblait parfois s'arrêter comme prise d'hésitation, avant de reprendre subitement sa course atroce, comme une voiture mal contrôlée. Les gens, par moments, devaient se prendre par la main et s'agripper aux arbres pour ne pas tomber. Les dames se plaignaient d'intenses vertiges ; certaines avortaient. Les enfants et les fous étaient contents. Les savants, déconcertés, affirmèrent que nous pouvions sentir directement le mouvement de la Terre, puisque tout marchait avec nous, y compris l'atmosphère, mais à cause de la sensation de mouvement rageur, ils insinuèrent que nous étions entrés dans une nouvelle atmosphère plus vaste. On édifia des tours pour y suspendre des pendules qui transcrivaient sur des pistes de sable les mouvements terrestres. Ces pendules étaient munis d'un piquant, d'une griffe, à l'extrémité inférieure. Ils descendaient du ciel à une vitesse vertigineuse. En touchant le sol ils amorçaient un mouvement de couleuvre ou de zigzag, labourant le sable avec leur piquant. Ils provoquèrent de nombreux accidents et cassèrent la tête dure de plus d'un savant.

SANTIAGO DABOVE : UNE PRÉSENTATION

En espagnol, les œuvres d'imagination raisonnée sont peu fréquentes et même très rares ... parmi les œuvres récentes, je n'en vois pas, sinon tel conte des *Forces étranges* ou tel autre de Santiago Dabove : tombé dans un injuste oubli.

J. L. Borges, préface à *L'Invention de Morel* de Bioy Casares.

Ami de Jorge Luis Borges et de Macedonio Fernández, lecteur de Poe et de Maupassant, Santiago Dabove est né en 1889 et mort en 1952 à Morón, province de Buenos Aires. On sait peu de chose de lui sinon qu'il était gardien de l'hippodrome de Palermo et qu'il préférait la parole à l'écriture. Il a laissé un unique recueil de nouvelles fantastiques, inédites en français, *La Mort et son costume*, publié pour la première fois à Buenos Aires en 1961 avec une préface de J. L. Borges.

S'il a peu écrit, Dabove avait l'habitude d'offrir des ébauches de contes ou de poèmes. Au début du *Rapport de Brodie*, Borges annonce ainsi tenir de Dabove la première version de « L'Intruse ». Le narrateur de « La Stupeur », dans *L'Or des tigres*, est « un

voisin de Morón ». Plusieurs années durant, le groupe formé par Santiago Dabove, son frère Julio César, Borges et surtout Macedonio Fernández, leur maître commun, prit l'habitude de se réunir le samedi autour des tables de marbre du salon de thé *La Perla* pour discuter de l'idéalisme de Berkeley, de l'empirisme de Hume ou de telle thèse de Schopenhauer. Le cénacle conçut à l'occasion un projet de roman fantastique écrit en collaboration dont l'action se serait déroulée à Buenos Aires. Intitulé *L'homme qui sera président*, le livre aurait décrit les manœuvres de conspirateurs maximalistes pour miner le moral des gens et ouvrir ainsi le chemin au bolchevisme, au moyen d'une série d'inventions de plus en plus malcommodes.

La première, se souvient Borges dans sa préface à l'anthologie de Macedonio Fernández, était celle des sucriers automatiques qui, en fait, empêchent de sucrer le café. D'autres suivaient : le double porte-plume, avec une plume à chaque extrémité, et qui risque de vous

crever les yeux ; l'escalier raide où il n'y a pas deux marches de même hauteur ; le peigne-rasoir, dont on dit tellement de bien, et qui vous coupe les doigts ; les ustensiles fabriqués avec deux nouvelles matières contraires qui font que les plus volumineux sont les plus légers et les plus petits les plus lourds, pour surprendre notre attente ; la multiplication des mastics dans les romans policiers ; la poésie énigmatique et la peinture dadaïste ou cubiste.

Finis est la seconde nouvelle du recueil des œuvres de Santiago Dabove rassemblées de manière posthume. Dans ce récit de fin du monde par refroidissement climatique, les astronomes voient les planètes dévier de leur orbite derrière leurs puissantes lunettes télescopiques, comme pour illustrer cette terrible remarque de Hume selon laquelle la proposition « le soleil ne se lèvera pas demain » n'implique pas davantage contradiction que l'autre : « il se lèvera ». ■

Les poètes érotiques disaient que Géo, s'étant mise à sauter de façon désordonnée et par élans irréguliers, n'était plus l'atome misérable et réglé des astronomes mais une puce persécutée par les doigts humides d'une Délite.

Les prêtres disaient que tout cela venait du manque de foi et de l'abandon des devoirs de l'homme envers lui-même et surtout envers l'Église.

Comme le phénomène se prolongeait, les savants étaient les plus déconcertés. En passant outre, on pouvait l'archiver, l'oublier et presque le nier, en y faisant de temps à autre une allusion méprisante, comme le parti au pouvoir fait des révolutions qui ne triomphent pas.

Les astronomes, dont bon nombre semblent dicter leurs lois à l'Univers – tant leurs calculs les remplissent d'orgueil, surtout depuis l'aventure de Le Verrier – parlaient de réformer la mécanique classique et transpiraient à l'idée de la quantité d'observations qu'ils auraient à réaliser, étant donnée l'anarchie de mouvements actuelle, pour que leurs observations et leurs calculs, sanctionnés et ratifiés par une nouvelle expérience, fissent de nouveau figure de décrets.

Avec l'altération de la rotation et de la translation, nous avions des jours extrêmement courts et d'autres très longs. Des ennuis et des désordres de toute sorte. Des dérangements dans les sciences économiques. Par exemple : un billet à ordre à 90 ou 180 jours, il fallait l'établir en heures, d'après une horloge mère.

Beaucoup de gens sérieux s'indignaient de ce que « certains poètes » et autres êtres dégradés ne se plaignissent pas de l'irrégularité, ni ne prisent part à la panique et à la sainte rage que leur inspirait le nouvel ordre, ou plutôt désordre, de choses. Ces êtres pervers et vicieux étaient allés, dans leur répugnante indifférence, jusqu'à instituer un nouveau jeu, comme le rouge et le noir à la roulette, basé sur les saccades aléatoires, à propos de la durée des jours et des nuits, en utilisant leurs montres alignées sur l'ancienne régularité...

Mais la peur était quasi générale. Celle-ci ne devait pas augmenter tant que la terre fut seulement comme une grosse perdrix surprise, qui prend son envol. Mais on vit bientôt les mers brosser les plages comme des balais dans les brusques embardées de la planète, occasionnant des catastrophes terribles. Les saisons s'altérèrent complètement : l'été le plus torride et l'hiver le plus rigoureux se succédaient en l'espace de quelques jours, voire de quelques heures, provoquant la ruine de la végétation. La vie sous terre devint de plus en plus nécessaire et, avec une technique prodigieuse, on creusa de grandes enceintes semblables à des phalanstères souterrains qui réalisaient les trois conditions requises par Fourier : économie, utilité et magnificence. Quelque chose, pourtant, dans cette magnificence, était suspect, comme si elle n'avait pas été conçue dans une visée d'espérance, mais pour ce qui doit mourir et disparaître.

La race humaine trouva quelques avantages au milieu de tant de malheur : avec les

brusques changements de température, les mouches et les moustiques disparurent. L'infecte et immonde punaise ne sortait plus de ses refuges par peur d'un brusque refroidissement ; aussi mourut-elle d'inanition. On fit en sorte que tout soit neuf dans le phalanstère par peur des épidémies, mais de nombreuses espèces de poux, de champignons, de parasites et de bacilles moins délicates accompagnèrent l'homme dans sa vie souterraine. Il fallait se nourrir de champignons cultivés dans des caves et des enceintes *ad hoc*. Des « savants » tirèrent du pétrole une combinaison alimentaire. Celle qui n'avait pas de goût était chère, et la bon marché, la populaire, provoquait chez les gens pauvres qui la consommaient une écœurante odeur de lampe qui sortait de la bouche. Ce qui n'avait pas de goût se payait très cher. Il restait des provisions végétales et animales en grande quantité, mais on ne les prodiguait pas de peur de manquer et aussi par égoïsme. On commençait déjà à fabriquer des aliments concentrés et à base de substances chimiques, technique connue de longue date mais tombée en désuétude à cause des constipations persistantes et très dangereuses qu'elle provoquait. En un mot : bien considéré, tout cela signifiait l'adieu à la sensualité et à la bonne vie.

Beaucoup disaient que nous étions abandonnés de la main de Dieu, et moi il me semblait que c'était le contraire, car j'observais en Lui une intention de violence. Nous étions acculés au risque et à l'aventure.

Comme depuis quelque temps elle recouvrait toute la vigueur de la santé, Amanda insista pour sortir un jour de fête. C'était l'automne, et nous aurions senti dans la nature sereine la réplique de notre bonheur pour peu que la sensation de voyage précipité de la Terre ne l'altérât pas. Je tenais par la main ma fiancée qui faisait la ronde avec d'autres jeunes filles venues elles aussi avec leur fiancé. Nous faisons front au vent dans cette ronde d'amour, sans penser à la mort. Les jeunes filles, impatientes de fonder un foyer stable, donnaient de petits coups de pied colériques sur le sol de la planète, qui n'offrait ni le repos nécessaire à l'amour, ni la sécurité, ni rien qui ressemblât aux anciennes heures. Là-dessus la Terre fit une brusque embardée, tel un omnibus mal dirigé. Les pots contenant les dernières fleurs semées par les jeunes filles amoureuses tombèrent de côté, et les chiens s'enfuirent en aboyant.

De nouveau, parmi ce cercle de jeunes gens, nous virevoltions avec les feuilles que nous amenait un vent circulaire, les feuilles des derniers arbres de ce dernier automne. Quelque chose dans mon cœur me dicte ces paroles mélancoliques qui indiquent des fins. Amanda et moi tournions main dans la main et tenant d'autres mains juvéniles qui maintenant tremblaient de peur de mourir sans avoir accompli l'amour. Dans une culbute folle, nous sortîmes de la ronde et nous mîmes à errer comme estompés dans un long crépuscule qui me parut durer plus de six heures de tristesse. Il y en avait de plus longs, comme, parfois, il pouvait ne pas y avoir du tout de crépuscule. Mon cœur s'affola.

– Amanda – dis-je – je t’aime. Marions-nous !
– Attends que tout rentre dans l’ordre. On ne peut pas vivre de mauvais pétrole. Nous n’avons pas le nécessaire.

Mon désarroi augmenta. Comment, sans son amour, attendre la catastrophe terrestre l’esprit tranquille ?

– Mais... tu ne comprends pas ?
– Quoi ?
– Ne nous marions pas, aimons-nous.
– Nous nous aimons déjà.

– Non, nous ne nous aimons pas. Voilà comment l’amour doit être – dis-je, entremêlant mes doigts aux siens et les pressant de toutes mes forces. Le véritable amour doit laisser sa marque sur nos corps. Arrête de tergiverser, aimons-nous puisque demain nous serons morts !

Ce qui du temps de Catulle et d’Horace aurait senti la rhétorique avait à présent un sens grave et pressant. Il me sembla observer que les yeux d’Amanda croyaient plus en l’amour comme « fait éternel » qu’en n’importe quelle météorologie ou cosmogonie. Amanda, qui n’était pas argentine, me caressa les cheveux et dit avec loyauté et franchise :

– Bien sûr, mon pauvre, pauvres de nous... bon... quand la lune sera pleine...

Tout le monde savait, et moi aussi, que la lune subissait les mêmes perturbations que la terre. Amanda faisait-elle allusion, par distraction, à l’ancienne période de l’astre des femmes ? La lune entamait sa phase ascendante. C’est alors qu’elle acheva son évolution, jusqu’à se transformer en pleine lune, en quelques minutes. Comme un magnolia ou une « dame de nuit » qui s’ouvre... Je regardai Amanda.

– Allons-y, dit-elle en me caressant les cheveux.

En marchant près d’elle, un bras autour de sa taille, je pensais : « L’humanité pourrait-elle périr ? En existe-t-il des répliques dans tout l’Univers ? Je ne sais pas, mais une chose paraît certaine, c’est que la nôtre, la terrienne, pour l’instant et peut-être pour toujours, s’éclipse, s’éteint. » J’envisageai l’éventualité, à condition de disposer des vivres et de la chaleur nécessaires, de la recréer moi-même en me servant de l’amour d’Amanda, en la forçant à être prolifique, par pur plaisir de dilettante, de joueur de billard dédaigneux et indifférent qui lance avec sa queue sur le terrain des hostilités quelque chose de sensible qui sera frappé, cogné, jusqu’à perdre sa chair tendre pour, à la triste fin, que soit fait le compte des chocs – carambolages, bruits d’os tandis que sourient les anges cruels. Ah, *Dieu m’en préserve !* ... Mais... poursuivons.

Malgré les conditions de vie irrégulières et l’altération de la météorologie, un certain optimisme régnait. On comptait peut-être sur le fait que tout revienne à la normale. Les commerçants et les industriels le « sentaient » mieux que tout le monde et proclamaient cette confiance en traitant les épeurés de défaitistes. L’objectif était de continuer à vendre leurs produits. La compagnie

« Des ailes pour l’Homme » me contacta pour m’envoyer en tournée publicitaire, pourvu de mon appareil qui me faisait monter d’un élan si graduel et retomber avec tant de douceur.

Après un « raid » d’offre commerciale bref et infructueux sur un rayon de cent kilomètres, je regagnai les lieux que devait fréquenter Amanda, et ne la trouvai pas. À la descente d’un des vols que je réalisais avec mon petit appareil que je portais sur le dos comme un havresac, je croisai l’un des phalanstères fraîchement construits. C’était une galerie semblable à une mine, mais d’un intérieur beaucoup plus vaste, de plus grande contenance. Il y avait à l’intérieur de très grands fours et des appareils de chauffage prodigieux. La chaleur s’utilisait de deux manières : pour l’essentiel et simple fait de se chauffer, et pour l’énergie mécanique, moteur des métiers à tisser et autres industries de première nécessité, pas de luxe. La porte d’entrée, la bouche plutôt, était renfoncée derrière une volée de marches grossières apparemment de terre durcie. Pour éviter que l’air froid extérieur ne s’immisce, on ne l’ouvrait que quand quelqu’un entrait ou sortait. Elle évoquait alors par sa forme singulière une bouche de cétacé, ou plutôt de gros poisson moribond en train de bâiller. Un peu plus vers l’intérieur étaient disposés des tamiseurs et des réchauffeurs d’air, très compliqués. Chaque bâillement semblait avaler un homme ou plusieurs avec une espèce de paresse mortelle, et d’après la fulguration rouge qu’il laissait entrevoir on devinait que les entrailles de ce cétacé étaient de feu. Tout à l’intérieur était une espèce de bouillonnement et tenait de la forge ou du haut-fourneau où l’on travaille les métaux. Mais il y avait partout profusion de lieux de repos, de lits, de tables et de meubles divers. Les grands appareils de chauffage rejetaient des tubes de tout calibre, dans toutes les directions. Des hommes suants et musculeux mettaient la dernière main à toute cette industrie.

L’idée me vint à l’esprit que la part de l’humanité la plus attachée à la vie finirait dans de tels dispositifs, de tels refuges indécents, et je frémis d’horreur et d’amertume en m’imaginant les scènes de cruauté, de famine, de misère, de prépotence brutale, de luxure sanglante voire d’anthropophagie auxquelles on assisterait si le combustible venait à durer plus longtemps que les vivres. Les énormes réserves de provisions étaient gardées par des hommes armés de mitraillettes.

Je m’éloignai d’un saut de cet endroit sinistre, dans l’intention d’avaloir une gorgée de whisky de ma flasque de poche, pour me remettre. J’ai toujours préféré boire sur la terre ferme plutôt qu’en vol. J’atterris devant un mur qui longeait un chemin menant au phalanstère. L’instant d’après, j’entendis des voix de l’autre côté. La voix d’Amanda ! Celle d’un homme en qui je reconnus Gould, le puissant premier actionnaire et propriétaire des « Entreprises de Chauffage », disait :

– Oui, ma fille, nous n’avons pas le choix. Si tu m’aimes tu auras de quoi te nourrir et une place

assurée près du feu... Jusqu'à ce qu'on voie la fin de tout cela. Puis nous reprendrons une vie splendide.

« Nous reprendrons », pensai-je, il parle comme s'il l'avait déjà entamée. Gros porc ! De son côté, il poursuivait sa suggestion :

– Mais pour l'instant, regarde le soleil.

– Oui, oui, répondait Amanda. Oui, oui, oui !

Je regardai, moi aussi, le soleil. Son disque se trouvait réduit au quart. Retenant mon souffle et mon cœur qui éclatait, je m'éloignai – sans employer l'appareil « du futur », comme je disais à mes clients dans mes tournées – à quatre pattes, comme les animaux préhistoriques.

Je ne me rendis pas à la compagnie « Des ailes pour l'Homme ». Je m'employai à errer et à sauter avec mon appareil près du phalanstère « Le Cétacé ». Tout le temps que j'étais en vol je riais de manière hystérique, et quand je rencontrais un ami qui utilisait le même moyen de locomotion, nous devisions un moment en suspension, comme deux joyeux coléoptères. Mais au moment de toucher terre je vacillais. J'espérais trouver Amanda et ma vigilance était stricte.

Le froid augmentait atrocement.

La terre cessa ses embardées. Elle s'était figée et ne présentait plus aucun mouvement de rotation appréciable. De ce fait, une partie restait dans l'ombre, et c'était un casque de sommeil nocturne ; une autre dans la lumière, et c'était un œil sans paupière ; une autre dans la pénombre et c'était un crépuscule, une insomnie comme celle que j'avais à présent. On crut d'abord que ces conditions perdureraient, mais les astronomes ne tardèrent pas à s'apercevoir que le segment de l'ancienne ellipse dans le plan de déplacement, de l'aphélie au périhélie, était beaucoup plus ouvert, se rapprochant de la ligne droite. Ce constat n'était rien d'autre que l'annonce de la condamnation à mort à court terme de l'humanité et de la vie en général. Dorénavant

notre éloignement du Soleil progresserait en effet de plus en plus jusqu'à devenir définitif.

Un crépuscule nous était échu. J'errais gauchement à travers lui, comme un papillon de nuit, absorbé en moi-même, quand soudain l'obscurité se propageant à toute allure me fit regarder le Soleil. Il ne se couchait pas, il s'en allait. Le soir, il avait presque la taille de Vénus. Je fus pris d'une impulsion étrange et m'exclamai comme en adoration, tel un Indien les bras au ciel : « Tu t'en vas, Vieille Maîtresse, Antique Mère. » En le perdant me venait à l'esprit le vocatif féminin, maternel.

Sans savoir comment, je me retrouvai devant le trou à escaliers où bâillait la bouche du Cétacé. Je restai là longtemps tapi et glacé. Tout à coup j'en vis plusieurs qui arrivaient en courant avant de disparaître dans le souterrain. De loin j'aperçus une femme connue qui courait, suivie gauchement de Gould, le gros potentat. Elle descendit les marches sans élégance, le gros Gould après elle, ses grosses jambes ouvertes comme un compas faussé.

Amanda entra, mais le « monsieur » violacé et engourdi par le froid chancela. Avec peine, une peine infinie, je levai le pistolet automatique et le fis glapir plusieurs fois pour dégonfler le gros à qui l'argent et la nécessité jetaient des perles...

Il y en avait qui arrivaient à toute allure en criant : « Le froid de mort ! Le froid de mort arrive ! » et se fourraient dans l'antre... Le thermomètre à alcool placé dans la bouche du Cétacé descendait à une vitesse épouvantable : 40, 50, 70, 80 degrés au-dessous de zéro.

Je tombai. Ma dernière vision fut celle d'une mare d'eau tiède et transparente avec des îlots de pâturage d'un vert très pur. Nous barbotions Amanda et moi en faisant remonter la fine boue du fond à la surface. De petites grenouilles comme des objets précieux et émaillés nous regardaient. Des cieus descendaient une lumière, une paix et une sérénité qui étaient comme secrète musique de l'âme. ■

